

Le langage

Qui parle ? Quels sont les êtres qui parlent ? Ces questions sont moins simples qu'il n'y paraît.

Les êtres qui sont capables de parler sont ceux qui peuvent dire quelque chose à quelqu'un, c'est-à-dire transmettre un message, des informations, des idées. Parlent donc les êtres capables de communiquer.

Est-ce que cela signifie que chaque fois qu'il existe de la communication entre des êtres, ils se parlent ? Suffit-il d'observer l'échange de messages ou d'informations entre des êtres pour en conclure qu'ils parlent ? La communication est-elle le signe auquel on reconnaît l'usage de la parole ? On pourrait le penser, seulement on ne dit pas que deux ordinateurs se parlent lorsqu'ils échangent des données. De même, lorsque les symptômes d'une maladie fournissent des informations à un médecin, on ne dit pas que notre corps parle au médecin.

La question de savoir quels sont les êtres qui parlent soulève donc un problème : de deux choses l'une, ou bien tous les êtres qui communiquent parlent parce qu'ils communiquent, ou bien il faut dissocier la communication de la parole et soutenir qu'on peut communiquer sans parler.

Ce qui fait le problème, c'est que ces deux options sont toutes aussi peu évidentes l'une que l'autre : comment accorder la parole à tout ce qui communique ? Comment expliquer qu'on puisse communiquer sans parler ?

Un des enjeux de cette question est de s'interroger sur l'idée courante selon laquelle les animaux parlent, idée qui repose sur l'observation de messages échangés entre animaux. Mais, précisément, c'est ce qui est ici en question : observer la présence de communication entre des êtres implique-t-il qu'on doive leur accorder la parole ?

Un autre des enjeux de ce problème est de déterminer ce qu'est la parole, ce qui la définit en propre.

I) QUI PARLE ?

Se demander qui parle, c'est se demander si là où on peut constater la présence d'une communication entre des êtres, il faut soutenir que ces êtres sont doués de la parole et donc du langage comme faculté.

Pour pouvoir y répondre, encore faut-il en bien comprendre les termes.

A) Parole, langage et langues.

La parole.

On l'a vu, parler, c'est dire quelque chose à quelqu'un. Or, dire quelque chose à quelqu'un, c'est d'une part exprimer quelque chose et d'autre part le communiquer à quelqu'un. La parole est donc à la fois de l'ordre de l'expression et de la communication. Elle ne se réduit donc pas à un simple moyen de communication.

Le langage.

De quoi a-t-on besoin pour parler ? Pour parler, il faut en être capable au sens où il est nécessaire d'en avoir la faculté (que n'a pas une pierre par exemple). Cette faculté s'appelle le langage. Le langage est la faculté qu'a un être ou une espèce de s'exprimer et de communiquer au moyen de signes différenciés. Pour parler dans une langue, il faut en avoir la capacité, la possibilité, la faculté : cette faculté, c'est le langage.

Cette faculté est l'objet d'étude de sciences diverses: psychologie, humaine et animale, neurologie, (étude des aphasies - troubles du langage qui vont de la déstructuration de la parole à sa perte - qui sont liées à des traumatismes psychiques ou à des lésions neurologiques), mais aussi du point de vue de sa formation, de la paléontologie (science des êtres vivants ayant existé au cours des temps géologiques, fondée sur l'étude des fossiles.)

Se demander quels sont les êtres qui parlent revient donc à se demander quels sont les êtres qui sont doués du langage puisqu'il ne peut pas y avoir de parole sans lui.

Mais pour parler, il faut aussi posséder une langue puisque c'est toujours dans une langue qu'on parle. Mais qu'est-ce qu'une langue ?

Un langage ou une langue.

Une langue ou un langage, c'est un système de signes différenciés dans lesquels il est possible d'exprimer quelque chose et de le communiquer.

Ex : Les langues naturelles, le langage des signes des sourds-muets, le langage des fleurs, la signalisation routière...

Le cas des langages des animaux.

Chez les animaux sociaux qui ont des prédateurs, le plus souvent, certains individus ont pour tâche de guetter et d'alerter le groupe, par des cris par exemple, en cas de danger. Les cris d'alerte sont parfois très fortement différenciés selon la nature du danger ou la direction d'où il surgit. Ainsi certains singes arboricoles ont-ils un cri pour signaler un danger qui vient du sol, un autre pour ceux qui viennent des arbres et un dernier pour ceux qui viennent du ciel. On comprend que cela permette de savoir dans quelle direction il faut fuir.

On connaît par ailleurs l'existence de signes de reconnaissance entre parents et petits ou mâles et femelles ou de signes sociaux indiquant la soumission ou la domination, c'est-à-dire des positions sociales précises, qu'il s'agisse de cris divers, d'odeurs, de gestes, de postures, de phéromones ...

Un exemple fameux : celui de la danse des abeilles décrites par Karl von Frisch dans *Vie et moeurs des abeilles*, (1960). Les danses des abeilles butineuses qui ont découvert un gisement de pollen permettent d'indiquer à celles qui ne le connaissent pas où il se trouve, c'est-à-dire, et de manière précise, dans quelle direction et à quelle distance par rapport à la position du soleil il est situé. Des expériences faites par von Frisch indiquent par ailleurs qu'elles ne peuvent pas donner certaines informations, comme par exemple la hauteur du gisement relativement au sol. Mais on a affaire là à un système d'expression et de communication très riche et très sophistiqué.

Toute la question est maintenant de savoir si les animaux parlent.

L'expression par signes et la communication qu'on peut observer chez les animaux manifestent-elles la présence d'une parole au sens strict et donc celle du langage comme faculté d'expression et de communication ? La diversité des langages, leur raffinement, leur complexité,

leur efficacité suffisent-ils pour pouvoir soutenir que les animaux parlent ? Est-ce parce qu'ils communiquent qu'ils parlent ? On sait que ce n'est pas suffisant pour l'affirmer.

On s'en convaincra en songeant que parler ainsi de communication et d'expression **spécifique** aux animaux est déjà une erreur en cela que presque tous les moyens d'expression et de communication rencontrés chez les animaux sont présents chez l'homme et même chez des plantes ! Pour les hommes, ce n'est guère surprenant puisque nous sommes aussi des animaux.

Mais, du coup, on comprend :

- D'une part qu'on ne peut vraiment pas imputer le langage et la parole aux animaux au seul prétexte qu'ils expriment et communiquent quelque chose puisque lorsque nous en faisons autant par les moyens qu'on rencontre chez eux, on ne dit pas que nous parlons. Manifester notre état de santé ou notre désir sexuel à quelqu'un par nos phéromones ou nos mimiques et nos gestes ou l'éclat de nos yeux n'est pas lui parler.
- D'autre part que puisqu'il faut faire la différence entre l'expression et la communication qui relève de la parole et celles qui n'en relèvent pas, il nous faut donc trouver ce qui les distingue et donc les conditions sans lesquelles la parole ne serait pas possible.

B) A quelles conditions y a-t-il parole et donc langage ?

S'il ne suffit pas, pour qu'il y ait parole et langage, qu'on constate l'existence d'une langue et de communication, cela signifie que ce qui importe, ce n'est donc ni cette langue, ni même la communication, mais bien plutôt ce qui est ici négligé : l'expression, c'est-à-dire l'usage dans un but expressif qui est fait de la langue par celui qui la parle. La parole se détecterait à la manière avec laquelle on s'en sert. Or, de ce point de vue, il apparaît que nous avons jusqu'ici tenu pour indifférent de dire "exprimer" ou "s'exprimer", alors que ces deux verbes n'ont pas le même sens ici : c'est un signe qui exprime quelque chose, c'est un être qui s'exprime, comme l'indique la forme réfléchie du verbe. Or, le langage comme faculté est faculté de **s'exprimer** et de communiquer, tandis que le langage comme langue est système de signes qui **expriment** quelque chose en vue de le communiquer.

1) Exprimer et s'exprimer.

Celui qui parle, qui s'exprime dit quelque chose à quelqu'un, au lieu que **ce** qui parle, ce qui exprime quelque chose, c'est ce qui n'est dit par personne mais qui indique tout de même quelque chose. Toute la différence entre parler et ne pas parler tient donc au caractère intentionnel, délibéré, volontaire pourrait-on dire de l'expression, caractère qui n'apparaît pas lorsque les signes parlent d'eux-mêmes, c'est-à-dire en fait lorsque ce qu'ils disent, on l'apprend en les faisant parler.

Exprimer quelque chose et s'exprimer au sujet de quelque chose. Un signe exprime quelque chose, quelqu'un s'exprime au sujet de quelque chose.

Exprimer en effet, c'est pour un signe quelconque indiquer quelque chose, faire connaître la présence de quelque chose à quelqu'un. Exprimer ne suppose pour être possible aucune intention expressive de la part d'un être : on peut très bien exprimer quelque chose sans le vouloir, sans en avoir l'intention, malgré soi et même sans le savoir.

C'est ainsi que l'on peut dire de telle ou telle mimique qu'elle exprime tel ou tel sentiment, telle ou telle émotion : celui qui exprime ainsi ses sentiments et ses émotions n'en a rien décidé. On pourrait dire que ce n'est pas lui qui s'exprime, mais ses états qui se manifestent d'eux-mêmes

et malgré lui. Il n'y a là rien d'intentionnel, de volontaire, il n'y a même aucune activité, mais au contraire passivité de celui qui malgré lui exprime quelque chose, sans rien dire.

Dire que le visage ou l'expression de telle personne exprime telle ou telle émotion, cela ne signifie pas qu'elle s'exprime, mais que son état intérieur se manifeste, se révèle par une expression que l'on peut interpréter comme l'effet de telle ou telle émotion. On est ici du côté des signes compris comme indices, c'est-à-dire donc comme effets visibles, manifestes de choses qui en sont les causes invisibles. Mais si le principe de causalité est ici ce qui vaut, on ne peut pas dire qu'il y ait expression de quelque chose par quelqu'un, que quelqu'un s'exprime au sujet de quelque chose.

Rq : Ce qui est vrai même si on peut par ailleurs soutenir qu'il entre une part de convention dans les expressions physiques de certaines émotions.

A l'inverse, s'exprimer au sujet de quelque chose, c'est dire quelque chose avec l'intention de le faire et grâce à cette intention : ce n'est pas une réaction, l'effet d'un affect, c'est l'activité délibérée d'un être qui contrôle ses propos, les maîtrise, et maîtrise ce qu'il dit. Cela n'a rien à voir avec une réaction ou la causalité qui expliquerait que telle émotion provoque telle manifestation. Celui qui s'exprime est l'auteur de son discours, ce qui suppose une distance à l'égard de soi, de ce qu'on éprouve et même à l'égard de l'objet, de la chose dont on parle.

Rq : on peut toujours discuter la maîtrise complète de son discours : on est parlé autant que l'on parle. On peut dire des choses qui expriment malgré nous des phénomènes sociaux, psychiques, idéologiques, ...

Dans l'exprimer, on a que deux éléments : le signe et sa cause signifiée, dans le s'exprimer, on en a trois : le signe, le locuteur et l'objet signifié par le signe choisi par le locuteur.

Exemple de différence entre exprimer et s'exprimer : entre crier de douleur et dire qu'on a mal quelque part, il y a toute la différence entre la pure expression presque mécanique de quelque chose et le fait de s'exprimer au sujet de quelque chose.

Autre exemple : un lapsus exprime quelque chose que je n'exprime pas comme tel, que je ne voulais pas exprimer même. S'exprimer suppose une maîtrise de l'expression que je n'ai plus lorsque je fais un lapsus. Or, il exprime quelque chose de moi, de mes désirs inconscients.

C'est pourquoi on peut dire que là où il n'y a que l'expression de quelque chose, il n'y a pas de parole, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'affect... Et qu'il n'y a de parole que là où il y a un s'exprimer au sujet de quelque chose, c'est-à-dire là où il y a quelqu'un qui parle.

Tout cela pour dire qu'il n'y a parole et donc langage que là où au lieu d'un signe qui exprime quelque chose, c'est quelqu'un qui s'exprime au sujet de quelque chose. Qu'est-ce que cela change de le savoir ? Qu'est-ce qui caractérise un quelqu'un qui parle par opposition à un quelque chose qui ne parle pas mais qui simplement exprime quelque chose, puisque nous qui parlons nous pouvons aussi n'être que dans l'exprimer et non pas en train de nous exprimer ?

A quelles conditions peut-on dire que l'expression de quelque chose est de l'ordre de l'expression par quelqu'un de quelque chose ? Que faut-il pour s'exprimer ? A quelles conditions s'exprime-t-on ? A quelles conditions peut-on dire qu'un être exprime **intentionnellement** quelque chose, le fait de manière **volontaire, délibérée et maîtrisée et non pas passive, réactive, non intentionnelle** ? Qu'est-ce que l'expression volontaire requiert sinon la conscience et la pensée ?

2) La pensée comme condition du langage.

C'est la pensée, la conscience qui est la condition sans laquelle il ne serait pas possible de s'exprimer. Elle est par conséquent la condition sans laquelle ni la parole, ni le langage ne seraient possibles. Il y a donc solidarité entre conscience ou pensée et langage.

Mais cela ne fait que déplacer notre problème : on veut savoir qui parle et on comprend que ne parlent que les êtres qui pensent. Mais quels sont les êtres qui pensent ?

C'est à ces questions que répond Descartes dans une lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646.

" Enfin, il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puissent assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, exceptées les paroles, ou autres signes, faits à propos de ce qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. Je dis les paroles ou autres signes, parce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix ; et que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets sans exclure celui des fous, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison ; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour exclure non seulement les cris de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux ; car si on apprend à une pie à dire bonjour à sa maîtresse, lorsqu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolation de cette parole devienne le mouvement de quelque-une de ses passions ; à savoir, ce sera un mouvement de l'espérance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise, lorsqu'elle l'a dit ; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, chevaux et aux singes ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance, ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans pensée. Or, il est, ce me semble, fort remarquable que la parole étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car bien que Montaigne et Charron aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions, et il n'y a point d'homme si imparfait qu'il n'en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont pas de pensées, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut pas dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient."

Descartes.

Commentaire du texte.

1- Son point de départ est comme l'inverse du nôtre : il ne se demande pas à quelles conditions la parole est possible, mais à quoi tient la certitude selon laquelle les autres ne sont pas que des corps, des machines, mais qu'ils pensent.

Or, rien en dehors de la parole ne pourrait nous permettre de savoir de manière certaine que les autres ont une âme parce que les paroles expriment des pensées ou idées qui se trouvent en elle, qui ne peuvent être conçues et partant exprimées que par elle.

Mais, pour éviter toute confusion, Descartes précise d'une part que la parole peut être remplacée par des signes et d'autre part qu'il faut ajouter à la présence de la parole deux conditions : qu'elle soit à propos et qu'elle ne soit pas l'effet des passions.

La suite du texte consiste d'abord en une explicitation de cette substitution et de ces deux conditions.

- Si on peut remplacer la parole par des signes, c'est pour ne pas oublier les muets qui utilisent le langage des signes précisément. On comprend que par parole, Descartes n'entend que la phonétisation et non pas l'expression de quelque chose à quelqu'un comme tel. On ne peut en effet pas déduire à l'absence de pensée de l'absence de phonétisation. D'autant que les muets s'expriment eux aussi.

- Si la parole doit être à propos de ce qui se présente, c'est pour ne pas prêter la pensée à des êtres qui n'en ont pas besoin pour dire ce qu'ils disent ou semblent dire. Parler à propos, c'est s'exprimer non pas de manière mécanique, mais en rapport avec le contexte du discours. Des propos sans rapport avec le contexte dans lequel ils sont prononcés ne peuvent pas être ceux d'un être qui pense. Descartes parle des perroquets, on pourrait parler des machines qui semblent nous parler mais qui le font comme des perroquets. (On s'étonnera donc pas que Descartes soutienne que les animaux sont des machines.) Remarquons que pour les fous, Descartes soutient qu'ils sont privés de la raison, mais non de la faculté de s'exprimer à propos de ce qui se présente : ils ne disent rien de raisonnable, mais au moins, ils parlent vraiment.

Mais, cette condition n'est pas suffisante : elle pourrait conduire à prêter la pensée à des êtres qui n'en disposent pas : les animaux dressés. C'est pourquoi Descartes ajoute encore une condition.

- Il ne faut pas que les signes soient liés à des passions, c'est-à-dire à des états à la fois physiques et psychiques qui par définition échappent au contrôle de celui qui en est la proie. Par passion, ici, il faut entendre donc ce que nous appelons passion, mais aussi les émotions et même les sentiments.

Pourquoi ?

Parce que la passion est capable de nous forcer à exprimer des signes grâce auxquels nous la reconnaissons immédiatement : la joie se reconnaît aux cris qu'elle fait pousser.

Mais surtout parce qu'il apparaît que certains animaux, comme la pie dont parle Descartes, semblent capables de former des signes avec à propos. Nous parlerions de dressage pour expliquer ce phénomène. Or, précisément, sur quoi repose un dressage sinon les passions comme le dit Descartes : s'il est vrai qu'un dressage repose essentiellement sur la récompense et la punition, alors il repose sur l'espérance et la crainte qui sont deux passions. Et, par ce procédé, il est possible d'obtenir d'animaux des comportements qui semblent à propos, mais qui ne sont pourtant que l'effet de sollicitations étrangères à la situation telle qu'elle est vécue et interprétée par des êtres qui eux parlent. Par extension, on pourra songer à ce qui semble aussi être des paroles exprimées avec à propos par des machines qui sont conçues, c'est-à-dire programmées, pour nous assister ou nous répondre. Un distributeur automatique de billets, poli et diligent, ne nous parle pas plus qu'un animal dressé pour dire bonjour.

2- Dès lors Descartes peut conclure que seuls les hommes parlent. Ce qui constitue une réponse à notre question : parti de la question de savoir ce qui permet d'être sûr que les autres pensent comme nous, Descartes, parce qu'il soutient que seules leurs paroles peuvent nous en donner la certitude, est conduit à soutenir, comme en retour, que la parole au sens plein du terme ne se rencontrant que chez l'homme, il est donc le seul être qui parle.

Mais, Descartes ne va pas en rester là : il va proposer une série d'arguments, qui tous sont des réponses à des objections implicites, en faveur de cette thèse qui accorde conjointement à l'homme le monopole de la parole et de la pensée.

- C'est d'abord à Montaigne et à Charron qu'il répond : qu'entre les hommes, on observe plus de différence qu'entre certains hommes et des animaux ne permet pas de soutenir qu'il n'existe entre eux qu'une différence de degré : la parole et donc la pensée établit entre les hommes et les animaux une différence de nature, une différence irréductible. Entre eux, les animaux échangent bien des signes, mais ils n'expriment pas des idées, mais leurs passions, ce qui les exclut de la parole comme telle. On notera donc que Descartes ne nie pas du tout que les animaux communiquent entre eux, mais qu'ils communiquent ne signifie pas qu'ils parlent. Leur refuser la parole ne revient pas à nier l'évidence d'une communication entre les animaux d'une même espèce.

- En outre, les hommes incapables de phonétiser trouvent dans des gestes le moyen d'exprimer leurs pensées. Descartes tire de cette observation une idée fondamentale : on pourrait en effet objecter à Descartes que si les animaux ne parlent pas, ce n'est pas du tout parce qu'ils n'ont rien à dire, mais parce qu'ils n'ont pas les moyens physiques d'exprimer ce qu'ils pourraient dire, leurs pensées donc. Or, si les sourds et muets ont trouvé le moyen de dépasser ce handicap et de s'exprimer, c'est qu'on n'a pas besoin expressément des organes de la phonation pour parler : il suffit d'avoir quelque chose à dire, c'est-à-dire des pensées, pour se mettre à parler. Les organes de la phonation ne sont en rien des conditions nécessaires à l'expression : tout au plus la rendent-ils plus aisée. Ce sont donc nos pensées qui sont les conditions nécessaires et même suffisantes de la parole.

- Pour finir, Descartes répond à l'objection qui consiste à soutenir qu'il est après tout possible que les animaux parlent entre eux, mais d'une manière telle que : soit nous ne nous en apercevions pas, soit que nous n'y comprenons rien, faute de percer le code dans lequel ils s'expriment. On pourrait dire alors que la communication que nous observons entre eux et que nous prenons pour l'effet de leurs passions ne sont rien d'autre que des paroles obscures pour nous, claires pour eux. A quoi Descartes répond que ce n'est pas possible dans la mesure où cela impliquerait une totale absence de relation entre les espèces. Or, il y a des échanges entre elles : nos animaux domestiques nous témoignent de leurs sentiments à notre égard. S'ils nous expriment leur passion, rien ne permet de penser qu'ils ne nous exprimeraient pas aussi leurs pensées, s'ils en avaient comme le dit Descartes. A quoi on pourrait ajouter qu'il serait d'autant plus probable que nos animaux cherchent à nous communiquer leurs pensées s'ils en avaient, qu'il nous arrive à nous de parler aux animaux comme s'ils pouvaient nous comprendre.

3- La thèse de Descartes est donc que seuls les hommes parlent parce que seuls ils ont des pensées, ce qui permet d'être sûr qu'ils ont une âme ou, ce qui revient au même, qu'avoir un esprit implique qu'on a des pensées et qu'avoir des pensées implique qu'on les dise dans une parole. On peut en effet conclure à l'existence de pensées, et donc d'une âme, à partir de la présence de paroles (comme on passe de l'observation de l'effet à l'affirmation de la présence de sa cause ou, pour le dire en d'autres termes, comme on passe de l'indice à ce qu'il indique, la parole étant ici l'indice de l'existence de pensées qui à leur tour signalent une âme), tout comme on peut soutenir qu'il faut penser (avoir un esprit et penser à quelque chose) pour pouvoir parler au sens strict du terme.

Rq : Observons en effet que Descartes utilise le mot "pensées", au sens d'idées singulières. Or, le mot "pensées" en ce sens se distingue du mot "pensée" au sens de conscience, d'esprit ou d'âme. Cette distinction implique qu'il ne soutient donc pas à proprement parler qu'il faut avoir une pensée, c'est-à-dire ici une conscience, un esprit ou une âme pour parler, mais il soutient de manière plus précise que pour parler, il faut avoir des pensées, des idées parce que nos paroles n'expriment en effet pas notre esprit, notre conscience ou notre âme (cela n'aurait aucun sens), mais les idées que nous avons à l'esprit. On dira sans doute qu'il faut bien avoir une

conscience pour avoir des pensées, et même, que Descartes le dit presque en ces termes au début du texte. Certes, mais, comme il l'exprime aussi, on va des paroles aux pensées et des pensées à l'âme qui les a et non des paroles à l'âme immédiatement. L'âme est la condition de possibilité des pensées et donc aussi, mais indirectement, de nos paroles.

Mais, n'est-ce pas là une réponse aux questions de savoir qui parle et quelles sont les conditions de la parole ? La parole suppose des pensées qui elles-mêmes supposent une âme ou une conscience de sorte que ne parlent que les êtres qui ont une conscience, ce qu'on peut remarquer à cela qu'ils parlent précisément !

La parole ne peut en effet que supposer des pensées puisque ce sont bien des pensées qui sont dites lorsqu'on parle. De même, elle doit supposer la conscience dans la mesure même où les caractéristiques qu'on prête à la conscience se rencontrent aussi en ce qui concerne la parole : une activité maîtrisée, intentionnelle et réflexive qui forment des représentations, des idées.

Rq : D'un point de vue génétique, on retrouve une thèse voisine chez Nietzsche : la conscience est historiquement ou du point de vue de l'évolution, le résultat de la nécessité de prendre conscience de ses besoins afin de pouvoir les dire aux autres dont on attend de l'aide. En somme, il y aurait toute une série de conditionnement : la vie sociale, la nécessité pour survivre de communiquer ses besoins et demander de l'aide, la nécessaire prise de conscience de soi et de ses besoins pour pouvoir les dire et les communiquer.

Mais, il faut remarquer que cette thèse, qu'il soutient alors qu'il n'est pas encore en possession de toute sa pensée, renvoie à un motif génétique qu'il condamnera ensuite comme purement mécanique : il refusera en effet de penser l'origine de quelque chose par sa fonction, par la nécessité de voir une certaine fonction remplie. De ce point de vue, la biologie ignore encore tout le profit qu'elle pourrait tirer de l'idée selon laquelle l'origine d'une chose n'est pas de l'ordre d'une finalité cachée ou virtuelle, pas plus que du hasard, mais d'une volonté de puissance qui pose des fins.

Ceci dit, le mot "pensées", au sens d'idées, n'est pas sans ambiguïté : qu'est-ce au juste qu'une pensée ? On a vu qu'il faut écarter de l'ensemble des pensées tout ce qui relève de la vie affective : les passions, les sentiments, les émotions, ... mais une perception, une image, un souvenir sont-ils des pensées au même titre qu'une idée comme l'idée de triangle par exemple ? Descartes le soutient par exemple dans les *Méditations métaphysiques*. Ce qui n'est pas sans conséquence : si par pensée, on entend tout cela, alors, puisqu'après tout les animaux ont eux aussi des perceptions, des souvenirs et pourquoi pas des représentations sous forme d'images, notre thèse qui consiste à réserver la parole et la pensée aux hommes ne tient plus. Une élucidation des rapports entre la pensée ou les pensées et la parole s'impose donc.

Nous y reviendrons plus tard, parce que dans l'immédiat, cette thèse qui consiste à dire que la pensée ou la conscience sont les conditions du langage et donc de la parole n'est pas totalement satisfaisante dans la mesure où cela rend incompréhensible ce qui se passe exactement entre les êtres qui ne peuvent pas parler mais qui expriment et communiquent.

C) Alors, que font ceux qui communiquent sans parler ?

Comment penser la communication entre des êtres dont on ne peut pas dire qu'ils parlent, qu'ils sont doués du langage, encore qu'ils ne soient pas dépourvus d'affects ? Que font les êtres

qui expriment et communiquent des informations ?

Mais, précisément : quelles informations ?

Les communications entre les animaux sont tournées vers la survie du groupe et son organisation sociale, elle-même le plus souvent en rapport avec la pérennité du groupe et la transmission génétique de certains caractères. Les messages n'existent donc que parce qu'ils sont utiles à la survie, non pas tant la sienne propre que celle du groupe.

Ce qui signifie que les messages émis par un individu n'ont pas de réponse sous la forme d'un autre message qui utiliserait le même code, mais déclenche un comportement adapté à la situation indiquée par le message. Les messages commandent donc des comportements. Or, tous les messages qui ont cette caractéristique sont des messages qui utilisent des signaux, des codes de signaux.

Un code de signaux n'est donc finalement rien d'autre qu'un ensemble de stimulations différenciées qui déclenchent chacune un comportement spécifique. Ce qui signifie que l'on peut analyser les communications animales comme une série ou un enchaînement de stimulations : un fait, interne ou externe, comme un danger perçu ou le désir sexuel ou la faim, déclenche l'émission d'un message sous une forme quelconque. Ce message une fois perçu déclenche à son tour un comportement déterminé correspondant au contenu du message. (Schéma behavioriste strict, mais valable seulement pour les animaux qui sont dans l'exprimer et non dans le s'exprimer)

On peut dire que les signes sont des indices par rapport à ce qui les provoque et des signaux par rapport à ce qu'ils provoquent.

On peut ainsi comprendre qu'il n'y a pas de parole, ni donc de langage quoi qu'il y ait ici expression et communication. Mais l'expression est passive, provoquée de telle manière que l'on peut soutenir qu'elle est non pas expression de quelque chose par quelqu'un, mais expression passive de quelque chose.

Ils ne sont en effet pas possibles sans stimulations internes ou externes : leurs émissions sont elles-mêmes déclenchées : il peut y avoir des erreurs de la part des animaux, mais il n'y a pas de mensonge, de canular, de jeux, autant de choses qui seraient l'indice infaillible d'une expression maîtrisée de quelque chose. Le mensonge est en effet le propre de l'être qui réellement s'exprime : pour pouvoir dire autre chose que ce que l'on sait ou croit être la vérité, il faut avoir la maîtrise de son discours, donc s'exprimer authentiquement.

Rq : On peut ainsi faire du mensonge non pas la condition même de la parole, mais le propre des êtres qui authentiquement parlent, le critère qui les distingue des autres.

Il n'y a entre celui qui émet le message et son message aucune distance : il ne dit pas quelque chose, il est lui-même un signe, compris à la fois comme l'indice de la présence de quelque chose en lui ou en dehors de lui et comme ce qui commande un comportement.

On pourrait du coup aller jusqu'à dire que les membres d'un groupe sont comme les éléments d'un tout, d'un corps (le corps social) entre lesquels il existe des échanges du type de ceux qui existent au sein d'un corps : nerveux, hormonaux, mécaniques...

Tout cela signifie qu'il est tout à fait possible de soutenir que des êtres expriment des choses et les communiquent à d'autres sans supposer pour autant qu'ils parlent, c'est-à-dire qu'ils possèdent le langage comme faculté donc la pensée, puisque la pensée est bien la condition de la parole et du langage.

Mais compte tenu de ce que nous avons dit, cela signifie aussi que la distinction qui vaut n'est pas tant celle qui oppose les êtres qui parlent de ceux qui ne parlent pas que celle qui oppose les formes d'expression qui exigent explicitement la pensée et donc qui sont des paroles des autres formes d'expression et de communication. Pour le dire autrement : dire que la pensée est la condition de la parole, cela signifie que partout où il y a expression de quelque chose et communication, mais pas de pensée, il n'y a pas de parole, y compris lorsque ce sont des hommes qui communiquent.

Or, ce qui est remarquable, c'est que les hommes utilisent aussi des codes de signaux : signalisation routière ou ordre militaire, dans des circonstances où la survie est en jeu !

Les raisons pour lesquelles nous excluons les animaux du langage impliquent d'en faire autant avec les hommes dans les circonstances dans lesquelles ils leur ressemblent.

II) QU'EST-CE QUE PARLER VEUT DIRE ?

Dire que la pensée est la condition de possibilité du langage et partant de la parole n'éclaire guère les relations entre pensée et langage ou entre pensée et parole. En effet, soutenir que la parole et donc le langage comme faculté supposent la pensée ou la conscience ne dit pas en quoi consiste au juste les rapports entre la pensée et la parole, non plus logiquement ou en terme de condition de possibilité, mais effectivement. On ne sait pas encore non plus ce que la parole exprime de nos pensées, ni comment elle le fait et enfin si elle peut tout exprimer.

C'est à toutes ces questions qu'il nous faut à présente répondre.

Puisqu'il faut penser pour pouvoir parler, on peut apparemment en conclure que la pensée précède la parole et donc qu'elle se sert de la parole essentiellement pour se faire connaître. Il semble donc qu'il existe une antériorité de la pensée sur la parole et donc que la parole est avant tout le moyen par lequel la pensée peut se faire connaître, être communiquée.

A) La parole comme instrument de la pensée.

Puisque d'un point de vue logique, la pensée est la condition de possibilité du langage qui lui-même rend possible la parole, on peut soutenir qu'il existe une antériorité fondamentale de la pensée sur la parole : si pour parler, il faut penser, alors on peut dire qu'on pense d'abord pour parler ensuite et de telle sorte que la parole n'est qu'un moyen par lequel la pensée se communique.

Et il semble en effet que pour pouvoir communiquer et donc exprimer une idée, quelque chose en général, il faut d'abord y penser, l'avoir à l'esprit et donc qu'on pense à ce qu'on va dire avant de le dire. C'est d'ailleurs ce que Descartes suggère puisqu'il dit qu'on ne parle vraiment qu'à propos de ce qui se présente, ce qui implique qu'on a pensé à ce qui se présente, à ce qu'on peut ou doit en dire pour ensuite le faire.

Mais, c'est aussi l'idée qui est soutenue dans ces fameux vers :

" Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément."

Boileau, *L'art poétique*, Chant I.

On distingue l'acte de concevoir, c'est-à-dire de penser à quelque chose, d'avoir une pensée, une idée de l'acte d'exprimer cette pensée dans des mots mais de telle sorte qu'on soutient que la clarté de la conception pure détermine l'aisance de l'expression de l'idée : une idée

claire à l'esprit de celui qui l'a sera facile à exprimer, difficile à exprimer en revanche sera l'idée confuse, mal définie.

En somme parole et pensée sont extérieures l'une à l'autre et la parole est soumise à la pensée.

Cette thèse n'est pas sans portée : elle a de nombreux enjeux relatifs à la pensée et aux langues humaines.

- Si la pensée est antérieure à la parole, elle est indépendante d'elle, donc de la langue dans laquelle la parole se dit : l'antériorité de la pensée sur la parole implique une extériorité réciproque de la parole et de la pensée et donc une extériorité tout aussi réciproque entre la pensée et la langue dans laquelle on la dit. Mais dans ces conditions, on peut donc soutenir que la pensée comme est universelle, que la conception des idées est universelle puisqu'elle ne dépend en rien de la langue : une même idée doit se concevoir de la même manière partout dans la mesure où la langue n'entre en rien dans cette opération.

Cf : Descartes : *Discours de la méthode*, on peut avoir des idées claires et distinctes et parler une langue obscure, comme le bas breton nous dit-il. On peut aussi comme il le fait écrire le discours en français sans que cela ne change quelque chose à ce que l'on veut dire. Le choix de la langue est un choix qui concerne le destinataire et non les idées qu'on exprime. Il choisit le français non pas parce que cette langue lui permet de mieux dire ce qu'il pense, mais pour toucher un public plus large que celui de ceux qui savent le latin et qui ne sont pas bien disposés à son égard. En plus il a besoin d'argent, et ce ne sont pas les latinistes qui lui en donneront.

- Si la parole n'est qu'un moyen de communiquer des idées que l'on a sans elle ou avant elle, cela implique que les diverses langues ne sont finalement rien d'autre qu'essentiellement des moyens de communiquer nos pensées, des moyens de communication et non pas des moyens d'expression : si nous exprimons verbalement nos pensées, ce n'est pas une fin en soi, c'est parce qu'on ne peut les communiquer que si elles sont exprimées. De sorte que l'on peut parler des langues comme d'outils ou d'instruments de communication.

" Bien que métaphorique, la désignation d'une langue comme un outil ou un instrument attire très utilement l'attention sur ce qui distingue le langage de beaucoup d'autres institutions. La fonction essentielle de cet *instrument* qu'est une langue est celle de *communication*."

Martinet, *Éléments de linguistique générale*.

La thèse selon laquelle la pensée précède et détermine la parole est donc solidaire de l'idée selon laquelle l'acte de concevoir est indépendant des langues, est extra-linguistique et de l'idée selon laquelle une langue est par essence destinée à la communication, donc qu'elle est un instrument, donc qu'elle est tournée vers le social. Cette thèse subordonne à cette fonction qu'est la communication l'autre fonction de la langue, de la parole et du langage qu'est l'expression de quelque chose.

Ce n'est pas tout : soutenir que la parole est l'instrument de la pensée, le moyen par lequel elle trouve à s'exprimer pour être communiquée, c'est soutenir qu'il existe une extériorité réciproque de la pensée et de la parole, donc que la pensée peut se passer des mots tandis que les mots peuvent être énoncés sans penser. A savoir : qu'on peut penser, c'est-à-dire avoir des idées, concevoir, se représenter quelque chose sans que cela ne passe par une verbalisation, mais aussi qu'on peut parler de telle sorte que la parole soit comme vide de pensée, la simple mise en forme verbale de la pensée, d'une pensée antérieure et extérieure à la parole. En somme, une pensée sans parole et une parole sans pensée.

Seulement, cette thèse n'est pas sans poser des problèmes : pensée jusqu'au bout, elle implique que l'acte de penser, de concevoir, d'enchaîner des idées, des les combiner est un acte muet ou silencieux puisque cela peut se faire en dehors des mots, avant de parler. Est-il possible de concevoir une idée, un concept, un raisonnement, un jugement sans parole ? N'observe-t-on pas au contraire que la pensée est, comme le dit Gusdorf, "bruisante de mots" ?

Peut-on donc, comme on le croit, mettre la pensée qui conçoit, qui combine, qui enchaîne, qui lie ou délie en dehors des mots ? Une pure pensée totalement dénuée de parole est-elle seulement possible ?

B) La pensée parle, est parlante.

Qu'est-ce que peut être une pensée "pure", sans parole, muette ? Une telle activité est-elle possible ? Et, si elle l'est, est-elle toute la pensée, la pensée en ce qu'elle a de plus éminent ou au contraire la pensée en ce qu'elle est le plus balbutiant ?

" C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous nous les différencions de notre intériorité, et par suite, nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi de caractère de l'activité interne la plus haute. (...) Et, il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et ce qui ne devient clair que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie."

Hegel, Philosophie de l'esprit.

Commentaire.

- 1- D'emblée, Hegel soutient que c'est dans les mots que nous pensons, qu'il n'y a donc pas d'extériorité entre pensée et parole ou plutôt entre l'acte de penser, d'avoir des idées et l'acte de parler, de faire de phrases. Ce qui signifie donc qu'on ne pense pas dans les images, les sensations ou les affects.
- 2- Premier argument : la verbalisation de nos pensées en assure la réalité et permet d'en prendre conscience comme telles. Pour le montrer, Hegel fait deux distinctions superposées : entre l'intériorité et extériorité et entre subjectivité et objectivité. L'intériorité, associée à la subjectivité, c'est ce que serait une pure pensée sans mot, une activité psychique sans verbalisation, tandis que l'extériorité et l'objectivité sont les mots en ce qu'ils sont d'abord extérieurs à notre esprit (nous les apprenons) et objectifs en cela qu'ils s'imposent à nous comme tous les objets, ils sont donc étrangers à notre intériorité subjective. Toutefois, cette double distinction ne rend pas la pensée et la parole totalement distinctes : l'activité subjective et intime de notre esprit n'advient à elle-même, ne produit des formes déterminées, disons des idées claires ou même des idées tout court, qu'en prenant la forme externe et objective des mots. En dehors des mots, ma pensée n'est qu'un chaos sans contours, sans formes et en lequel rien ne se distingue du reste, ne se détache de manière stable, donc en lequel rien de ce qu'on appelle une idée n'est présent. Mais ce n'est pas tout : comme le dit Hegel, la

verbalisation permet de prendre conscience de nos pensées, car en dehors de la verbalisation, je ne peux pas savoir à quoi je pense si toutefois je pense : comment pourrais-je apercevoir mes pensées si elles ne sont pas dites ? (Ce qui exclut des pensées inconscientes comme telles ... Une pensée qui n'a pas encore trouvé ses mots est inconsciente comme telle)

- 3- Admettons, mais on pourrait alors faire valoir que cette objectivation nécessaire de nos pensées ne peut que les trahir : une fois verbalisées, mes pensées risquent de ne plus être elles-mêmes, forcées d'emprunter une forme objective et externe en lesquelles elles ne sauraient se retrouver. L'objection ne vaut pas explique Hegel : puisque je n'ai pas encore vraiment une pensée avant de la dire, c'est-à-dire de l'avoir verbalisée, elle ne peut être trahie par cette verbalisation, elle ne peut au contraire qu'être révélée à elle-même et à moi-même par cette verbalisation ! Verbaliser n'est pas trahir ses pensées, c'est en faire des pensées au sens strict du terme. Voilà pourquoi l'ineffable, ce qui ne peut se dire et donc ce qui n'est pas verbalisé, ne vaut pas plus que l'idée verbalisée. A proprement parler, une idée ineffable est un non-sens : ou bien elle est une idée et comme telle elle ne peut qu'être dite ou bien elle n'est pas dite, et alors elle n'est pas une idée ou mieux, pas encore une idée.
- 4- Attention, Hegel ne nie pas l'existence d'une pensée qui ne se dit pas, mais il soutient qu'elle n'est qu'une pensée qui se cherche et non encore une pensée en acte. Il soutient donc qu'une pensée (et pas la pensée en général...) ne devient vraiment une pensée que si elle prend la forme de mots, une forme verbale. Hegel nie donc l'extériorité réciproque de la pensée et de la parole, mais il maintient toutefois un écart entre elles : nos pensées peuvent ne pas être verbalisées lorsqu'elles sont à l'état de fermentation. C'est déjà de la pensée, mais le plus bas degré de la pensée, de la pensée à l'état embryonnaire. Ce qui signifie que l'on va de la pensée aux mots, que le mouvement de la pensée qui pense la conduit à adopter une forme verbale, à se verbaliser. Les mots sont alors comme des formes dans lesquelles les pensées viendraient s'incarner.

On pourrait aussi formuler cette thèse en utilisant une autre distinction, plus commune : c'est lorsque l'écart entre ce qu'on voulait dire et ce qu'on a effectivement dit est le plus faible, qu'on pense vraiment. Il n'est donc pas possible, comme on le pensait, de distinguer réellement le fait de concevoir et celui d'énoncer ou d'exprimer. La conception ne peut se faire que par la verbalisation des pensées. La pensée n'est pas extérieure à la parole, elle n'est authentique que dans la parole.

En somme, penser, c'est parler.

On trouve une thèse proche chez Saussure :

" Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue."
Saussure, *Cours de linguistique générale*.

Implication :

Lorsqu'on soutenait qu'il était possible de penser en dehors des mots, la parole et donc la langue dans laquelle on parle, était essentiellement destinée à communiquer des pensées et non à les exprimer. Cette fois qu'on soutient qu'il n'y a pas de pensées en dehors des mots qui les disent, c'est l'expression qui est la fonction privilégiée de la parole. Si nous parlons, ce n'est pas pour communiquer nos pensées, mais pour penser, pour former et prendre conscience de nos propres pensées. La preuve ? Si nous n'avions pas besoin de parler pour penser, si la parole ne servait qu'à communiquer nos pensées, pourquoi nous parlerions-nous en nous-mêmes ?

Mais ce n'est pas tout : on ne peut plus considérer les langues comme de simples véhicules, comme de simples moyens de communication. Une langue n'est pas seulement ce qui permet de communiquer ses pensées : c'est en elle et par elle que nous les formulons.

Ce qui signifie que la langue dans laquelle nous parlons n'est peut-être pas indifférente : si nos pensées n'existent que formulées sous une forme verbale, alors leur expression est tributaire des ressources offertes par la langue. Ce qui implique que nous devons nos pensées autant à la langue dans laquelle nous les exprimons qu'à nous-mêmes ! Nous ne pouvons avoir que les idées que la langue que nous parlons nous permet d'avoir compte tenu des ressources qu'elle offre. Nous ne sommes donc peut-être pas en mesure d'avoir toutes les idées que nous pourrions avoir dans une autre langue !

C'est pourquoi on peut soutenir que les langues contiennent des conceptions implicites du monde. C'est la thèse que **Wilhelm von Humboldt** expose dans : *De la diversité des structures de la parole humaine et de son influence sur le développement spirituel de l'espèce humaine*, paru en 1929.

Chaque langue n'est pas qu'un moyen de communication : elle contient la représentation du monde du peuple qui la parle, plus exactement de l'esprit du peuple qui la parle. Chaque langue en effet est modelée par l'usage du peuple qui la parle. De cette manière, elle devient l'expression de leur manière de penser. En retour, elle forme et conditionne la pensée de ceux qui l'apprennent. De cette thèse, von Humboldt tire cette conséquence qu'il existe une incommunicabilité foncière entre les peuples : on peut traduire les mots, mais pas la manière de penser qu'ils expriment et déterminent.

Et, même sans aller jusqu'à soutenir qu'une langue contient une conception implicite du monde,

Seulement, cette thèse selon laquelle penser, c'est parler ne va sans poser à son tour un problème : elle ne paraît pas suffisante en cela que s'il n'est pas possible de penser vraiment sans parler, sans verbaliser ses pensées, sans employer des mots, est-ce à dire qu'en retour les paroles, les mots, la verbalisation n'a aucun effet sur la pensée ? Il faut parler pour penser, mais ne faut-il pas aussi parler pour penser ? La parole ne suscite-t-elle pas à son tour la pensée ? Ainsi, lorsque je pense, je le fais avec des mots, mais il arrive que l'emploi de certains mots pour exprimer certaines choses m'invite à reprendre le cours de mes pensées parce qu'il exige par exemple d'être défini ou parce qu'il me fait penser à autre chose.

Il semble donc que s'il faut parler pour penser, la parole n'est pas sans effet sur la pensée, elle n'est pas que la mobilisation par la pensée de mots qui sont à notre disposition, elle peut à son tour provoquer la pensée. Il semble que si penser, c'est parler, symétriquement, parler, c'est penser.

C) Parole et pensée enchevêtrées.

S'en tenir à l'idée selon laquelle une pensée est nécessairement verbalisée pour être une pensée, que penser, c'est parler ne rend pas compte de la totalité des rapports entre la pensée et la parole dans la mesure où cette idée présente leurs rapports de manière unilatérale (de la pensée à l'expression de telle sorte que la pensée en acte, authentiquement pensée, est aussi la pensée dite) alors que les rapports entre elles semblent plus exactement bilatéraux : parler n'est pas sans faire penser, sans donner à penser, sans stimuler la pensée de telle sorte que la parole au lieu de seulement exprimer la pensée et l'accomplir comme pensée la stimule, la féconde.

“Il n'est pas (...) de pensée qui ne soit complètement pensée et qui ne demande à des mots les moyens d'être présente à elle-même. Pensée et parole s'escomptent l'une l'autre. Elles se substituent continuellement l'une à l'autre. Elles sont relais, stimulus l'une pour l'autre.” **Merlau-Ponty**, extrait de *Signes*, 1960.

Commentaire :

- L'idée d'abord exprimée n'est pour nous pas nouvelle : une pensée n'est une pensée que si elle est dite, que si elle a trouvé ses mots. Encore que Merlau-Ponty parle de présence à soi de la pensée, ce qui signifie que les mots permettent à la pensée d'être aperçue comme telle.
- La suite apporte une idée nouvelle : la pensée n'advient à elle-même que dans les mots, mais l'inverse est également vrai. La parole renvoie à la pensée : elle la stimule, lui sert de relais de telle sorte qu'elles se remplacent l'une l'autre sans cesse.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Penser, c'est parler et parler, c'est penser. Parler et penser sont les deux faces d'une même chose : on ne peut les séparer sans les perdre l'une et l'autre. Une pensée sans parole n'est pas une pensée ou au mieux une pensée à l'état embryonnaire, une parole sans pensée n'est pas une parole, mais du bruit et du vent. Ces deux "choses" ne sont séparables que par l'esprit et non pas en elles-mêmes : elles ne sont pas l'une sans l'autre.

On pourrait recourir aux variations imaginaires de Husserl : on peut, par l'imagination, donner à la pensée divers contenus, on ne peut pas la penser comme telle en dehors de toute verbalisation, et, de même, une parole qui ne dirait pas une idée serait elle aussi sans consistance.

Implication : si parler, c'est penser, et penser c'est parler, alors cela a une conséquence remarquable : il arrive qu'on exige des autres qu'ils fassent des efforts afin de donner à leur pensée de la rigueur, afin qu'ils réfléchissent avec plus de soin. Cette demande est vaine puisqu'elle suppose qu'il serait possible de gagner en rigueur intellectuelle immédiatement par un effort spécifique dont on ne voit pas en quoi il consiste au juste.

En réalité, compte tenu des rapports entre la pensée et la parole, leur identité même, la rigueur intellectuelle est directement fonction de la rigueur et de la clarté de l'expression linguistique de sa pensée. Ce qui signifie que celui qui voudrait devenir plus rigoureux n'a qu'à s'imposer deux règles : faire des phrases simples et choisir son vocabulaire avec soin... Tout le contraire de ce que soutient Boileau en somme. C'est ce qui est énoncé clairement qui se conçoit bien.